

"On the Third Try, John Fowles Connects (Au troisième essai, John Fowles réussit)", **Christopher Lehmann-Haupt, *The New York Times*, 10 novembre 1969**

Avertissement : avant de commencer le nouveau roman de John Fowles, assurez-vous qu'il n'y a qu'une seule bûche dans le feu. Si, par malheur, vous n'avez pas la cheminée idéale pour savourer ce livre, programmez un réveil. *The French Lieutenant's Woman* compte 467 pages. Aussi rapide que vous soyez, rester assis dans la même position pendant toute la durée de sa lecture n'est pas bon pour la circulation sanguine. Il vous faudra penser à vous dégourdir les jambes de temps en temps. C'est ce genre de livre. Il regorge de mystères envoûtants qui exigent des réponses, et ces réponses ne sont dévoilées qu'à la dernière page. Et même au-delà. Une fois terminé, j'ai recommencé, cherchant des indices manqués, confrontant le début à la lumière de la fin. Si j'avais eu le temps, je l'aurais relu d'une traite. Le style est suffisamment élégant, les solutions suffisamment insaisissables.

Il y a d'abord l'histoire de M. Fowles, une histoire si romanesque qu'on pourrait croire, au premier abord, qu'il l'a déguisée en romance victorienne. Nous sommes en 1867. Notre héros, M. Charles Smithson, aspire à un mariage avantageux avec Mlle Ernestina Freeman, la belle fille d'un riche commerçant. Charles est dans la fleur de l'âge (32 ans), de bonne famille (avec des perspectives de titre de baronnet), un homme d'honneur, un scientifique à ses heures, tout à fait moderne et un fervent partisan des écrits de M. Darwin.

Une convergence prédestinée

Un jour, alors qu'il se promenait au bord de la mer avec sa fiancée et échangeait des amabilités enjolivées, Charles aperçut une étrange jeune femme, l'air désolé, « le regard fixé comme un fusil sur l'horizon lointain ». Interrogeant Ernestina sur l'identité de cette femme, il apprit qu'il s'agissait de Sarah Woodruff, connue des habitants de Lyme Regis, dans le Dorset, comme l'ancienne amante d'un officier de marine français et une « prostituée ».

Sarah n'est pas exactement belle. Mais pour Charles, il y a quelque chose dans son regard et dans son attitude qui la distingue, qui fait d'elle la détentrice secrète de possibilités que son mariage avec Ernestina menace d'anéantir à jamais.

Dès la première page, il est délicieusement évident que les chemins de Charles et Sarah sont destinés à se croiser. Mais M. Fowles distille le suspense avec une telle habileté qu'il imprègne la rencontre d'une dimension érotique envoûtante. Quoi de plus séduisant, après tout, qu'une simple possibilité ? (Et bien que son style soit d'une chasteté absolue, M. Fowles connaît manifestement bien les auteurs de films pornographiques de l'époque victorienne.) Bref, une œuvre très victorienne. Si vous conservez la moindre faiblesse pour Dickens, vous êtes conquis.

Mais pourquoi, bon sang, un roman victorien à l'heure où Robbe-Grillet nous offre tant de romans ? Que nous réserve encore ce maître du gothique imparfait ("The Collector" and "The Magus") ? Voilà qui ajoute rapidement un nouvel élément de suspense. Car dès la première page, il est clair que M. Fowles ne se contentera pas de simples commentaires anachroniques, spirituels et souvent d'une érudition brillante, sur les mœurs, la morale, la littérature, l'art et la science du siècle précédent. Non seulement l'histoire de « La Maîtresse du lieutenant français » va connaître une surprise, mais la forme même du livre va s'en trouver bouleversée. Et cette perspective ne fait qu'accroître considérablement le suspense.

Deux fins possibles

Permettez-moi de résumer. On apprécie Charles. On l'admire même. En tant qu'habitant éclairé des années 1960, on partage sa vision darwinienne de Sarah Woodruff, avec son mépris glacial pour la morale victorienne, qu'il considère comme un progrès. On comprend son héroïsme considérable lorsqu'il s'engage à ses côtés, même au prix de sa réputation (et Fowles rend son geste plus poignant qu'on ne l'imagine). On se soucie beaucoup du dénouement. Et l'on a le sentiment, en toute confiance sous la plume de M. Fowles, qu'il se terminera bien.

Mais il s'avère que M. Fowles a un problème, qu'il explique avec courtoisie au chapitre 55, lors d'un trajet en train avec Charles vers Londres. (Oui, littéralement.) M. Fowles ne sait que faire de son récit. Il ne peut pas manipuler l'intrigue (ou, comme il le dit, « arranger le combat ») « pour montrer à ses lecteurs sa vision du monde » car cette histoire se déroule il y a cent ans et « nous savons ce qui s'est passé depuis ». La seule solution, décide-t-il, est d'écrire deux fins.

Il poursuit donc. La première partie est touchante, gratifiante, une fin digne des « Grandes Espérances », une domestication complète de l'érotisme, parfaitement cohérente avec le charmant récit de Fowles. Du moins, avec le récit que nous pensions lire.

Puis vient la seconde fin. Elle fait voler en éclats toutes les idées reçues que notre sensibilité victorienne avait si volontiers acceptées. D'un pas de géant, elle comble le fossé entre le roman victorien et le *nouveau* roman. Elle laisse perplexe : quel siècle fut le plus libéré sexuellement ? C'est un choc. C'est comique. C'est l'annonce de l'arrivée soudaine, mais prévisible, d'un romancier remarquable.